

stucs et enduits peints deviendront donc, en l'occurrence, des « toichographologues ». En dehors de ce néologisme, à première vue un peu pédant mais sans doute utile, la terminologie en usage depuis une trentaine d'années pour la description d'une peinture murale devrait peut-être subir, elle aussi, un petit nettoyage : Alix Barbet en donne plusieurs exemples et appelle à la discussion. Certains termes comme « restitution », « reconstitution » ou « évocation » ne paraissent pas non plus faire encore l'unanimité. Beaucoup de thèmes, on le voit, suscitent la réflexion et témoignent de la très grande vitalité de la discipline. En outre, ce qui m'a plus personnellement frappée dans ce livre, c'est l'abondance, la qualité et l'efficacité de l'illustration, qu'il s'agisse des décors ou de l'architecture qu'ils contribuent à révéler : insistons sur ce sous-titre pleinement justifié, car le moindre fragment de stuc ou d'enduit peint retrouve effectivement sa juste place dans l'édifice qu'il décorait. Un souhait enfin : puissent ces études « toichographologiques » se poursuivre longtemps au même niveau !

Janine BALTÿ

Dominique HECKENBENNER & Magali MONDY (Dir.), *Les décors peints et stucqués dans la cité des Médiomatriques. I^{er}-III^e siècle p.C.* I. Metz-Divodurum. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 269 p., 143 fig., ill. (Pictor, 4). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-123-2.

La collection *Pictor* aux Éditions Ausonius accueille les travaux de la dynamique Association française de Peinture Murale Antique (AFPMA). La 4^e livraison constitue le premier volet d'un important programme de recherche consacré aux décors peints et stucqués de la cité des Médiomatriques et a pour thème la ville de Metz, le chef-lieu de la *civitas* mosellane. L'intérêt pour la peinture murale s'est considérablement accru ces dernières années, soutenu par l'efficacité et la rigueur des opérations de terrain, en préventif comme en programme, et par le savoir-faire des techniciens de la restauration-conservation. C'est l'activité archéologique de ces trente dernières années qui permet aujourd'hui de proposer un volume aussi riche et original. Aussi, il faut le souligner, une volonté collective qui s'est cristallisée au sein d'un PCR créé en 2007 qui a pris en charge le projet. Dominique Garcia, en préface, précise bien les enjeux nouveaux rencontrés : l'approche artistique, autrefois la seule prise en compte, est aujourd'hui intégrée dans une démarche opératoire complète. C'est tout le contexte de la production du décor qui est envisagé, le cadre de l'habitat, sa spatialisation, l'ambition du programme stylistique et iconographique, les usages de l'image, son pouvoir révélateur de la culture des élites, de leur degré de romanité. Et voilà pourquoi et comment, par les grâces d'une intelligente recherche collective, le chef-lieu d'une cité de la lointaine province de Belgique n'a plus grand-chose à envier à ses voisines méridionales : le style à candélabres est présent dès les années '30, et toutes les thématiques habituelles dans les provinces occidentales se développent jusqu'à la fin du III^e siècle, décor dionysiaque, nature morte, jeu de panneaux colorés, scènes de chasse, grands mythes, Énée, les Muses, imitation de marbres... L'ouvrage est clairement construit et la démarche, très complète et documentée. Une vingtaine d'ensembles majeurs sont présentés par périodes, complétés par des trouvailles isolées. Dans tous les cas, la fragmentation est considérable, mais le savoir-faire des

restaurateurs fait merveille et la restauration graphique des panneaux est convaincante, sans excès interprétatifs. Chaque lot analysé comprend toutes les données de terrain, de contexte, de bibliographie, de localisation. Chaque approche technique ou interprétative, explicitée. Quelques morceaux de choix : la *venatio* du site de Pontiffroy et son léopard, la Méduse et ses stucs recherchés de l'ancienne Chambre des métiers, l'élégance des dauphins entrecroisés de la rue Dupont-des-Loges, les superbes imitations de marbre de l'Îlot Tournel. Dans la partie Synthèse, de très utiles mises au point sur la préparation et la technologie des supports, mortiers, enduits, les compositions des matériaux, le répertoire décoratif et la typologie des motifs, l'histoire des styles dans leur contexte gallo-romain, les développements spatiaux et architecturaux autour des panneaux peints. Un volume réussi. On attend avec impatience la suite, le décor rural des Médiomatriques.

Georges RAEPSAET

The Lod Mosaic. A spectacular Roman Mosaic Floor. New York, Scala Arts Publishers – Israel Antiquities Authority, 2015. 1 vol. 112 p., 80 fig. Prix : 29,95 \$. ISBN 978-1-85759-970-1.

Après avoir parcouru le monde, de Paris (Louvre) à New York (Metropolitan Museum), de Saint Pétersbourg (Hermitage) à Venise (Fondation G. Cini) ou Berlin (Altes Museum) et ailleurs encore, en attendant que soit prêt le Centre Shelby White et Leon Levy destiné à l'abriter, l'étonnante mosaïque de Lod fait aujourd'hui l'objet d'une élégante et savante publication à quatre mains (Glen W. Bowersock, en introduction ; Joshua Schwartz pour l'histoire de Lod/*Lydda*, colonie romaine sous le nom de *Diospolis* ; Amir Gorzalczyk pour la fouille de l'ensemble de la *domus* ; Rina Talgam pour l'étude des mosaïques). C'est en 1996 que fut découverte, par hasard, la première mosaïque, un pavement de *triclinium*, qui comporte trois parties successives : une bande à motifs de *xenia* et scènes de chasse, une partie centrale dont la composition en octogone étoilé porte en son centre une image d'animaux sauvages – sur laquelle on reviendra – et une scène marine, où deux bateaux de commerce naviguent parmi des poissons multiples, dont l'un est véritablement monstrueux (la mer et ses dangers !). Le matériel céramique et les monnaies trouvés sur la mosaïque fournissent comme *terminus ante quem* le début du IV^e siècle. Mais deux autres pavements, découverts pendant la poursuite de la fouille en 2009 et 2014, appartiennent au même ensemble et datent du même moment ; un quatrième, mis au jour en 2014 et qui décorait la cour à ciel ouvert (fait rare) du péristyle de la demeure, pourrait avoir été exécuté par une autre équipe d'un même atelier. Ces tapis, très bien conservés, sont donc datés tous les quatre du début du IV^e siècle, sur la base d'arguments archéologiques (en principe objectifs). Or, c'est précisément cette date qui fait problème. R. Talgam n'a pu trouver, en effet, aucun parallèle à ces mosaïques, ni en Palestine antique, ni dans aucune province voisine ; les seules comparaisons qui s'offrent, au plan de la composition ou de certains détails iconographiques, se font avec des mosaïques d'Afrique du Nord (à El-Djem notamment). Cette constatation a joué un grand rôle dans l'interprétation que propose l'auteure. Le médaillon central de la première mosaïque évoquerait l'Afrique, symbolisée par ses animaux les plus caractéristiques (lions, girafe, rhinocéros, éléphant, ...). On peut admettre l'hypothèse, tout en